

Du bon usage d'une exposition du corps

Le monde du corps 2. L'anatomie révélée à travers de véritables corps humains, par Gunther von Hagens. Centre des sciences de Montréal, du 10 mai au 16 septembre 2007

Jean-Ernest Joos

Number 216, September–October 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10321ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Joos, J.-E. (2007). Du bon usage d'une exposition du corps / *Le monde du corps 2. L'anatomie révélée à travers de véritables corps humains*, par Gunther von Hagens. Centre des sciences de Montréal, du 10 mai au 16 septembre 2007. *Spirale*, (216), 5–6.

Du bon usage d'une exposition du corps

LE MONDE DU CORPS 2. L'ANATOMIE RÉVÉLÉE À TRAVERS DE VÉRITABLES CORPS HUMAINS par Gunther von Hagens
Centre des sciences de Montréal, du 10 mai au 16 septembre 2007.

par JEAN-ERNEST JOOS

L'exposition de corps humains par Gunther von Hagens suscite de fait des commentaires et interrogations provenant de champs très divers : éthique (faut-il?, fallait-il?, a-t-on le droit de? etc.), religieux, métaphysique, existentiel, esthétique (est-ce ou non de l'art?), historique (une nouvelle façon de conserver et d'exposer le corps), pédagogique (le poumon sain, le poumon de fumeur, etc.). Mais, cette pluralité des approches possibles est d'abord un dispositif inscrit dans le projet même. En effet, les visiteurs qui traversent les salles sont sollicités sur tous les plans à la fois, aussi bien par la façon dont les corps sont exposés que par les informations fournies. Ainsi, la posture d'un corps peut suggérer une réflexion esthétique pendant que le commentaire écrit traite de dimensions médicales. On trouve même sur les murs des citations de philosophes sur la mort. Et, lorsqu'on écoute les réactions de visiteurs, on se rend compte que chacun se positionne différemment selon ses affects, sa culture, son métier ou son expérience. Bref, l'exposition de Gunther von Hagens joue délibérément sur des conditions de réception plurielles.

Du coup, la question de savoir s'il s'agit d'objets d'art ou non ne se pose pas vraiment. Car l'art exige une démarche, donc une proposition à laquelle le spectateur va être confronté et qui suscitera un questionnement en lui : pourquoi ça et pas autre chose? Que veut-on de moi? Que dois-je penser ou sentir? Un projet artistique place le spectateur face à une altérité, comme c'est le cas avec les animaux

conservés et exposés de Damien Hirst qui provoque perplexité et indécision. Ici, avec Gunther von Hagens, l'altérité est dans le corps humain même et la méthode originale de préservation. La réaction face à cette altérité est laissée à la liberté du sujet qui perçoit. On est face à nous-mêmes.

C'est pourquoi, je soutiendrai, au risque de choquer, que le projet de Gunther von Hagens s'apparente beaucoup plus à la culture de masse qu'à l'art. Bien entendu, il ne faut pas penser du tout à des médias idéologiques de propagande et de manipulation (style *Jaws* de Spielberg), mais plutôt à la capacité qu'ont les médias de masse aujourd'hui d'offrir un produit à usage multiple qui permet au spectateur de trouver son compte et de développer ses propres pratiques. Et, comme le corps humain fait évidemment l'objet dans la vie quotidienne de chacun de tout un ensemble de pratiques, il est certain que les corps exposés vont faire bien plus que susciter des réactions, qu'ils vont s'insérer dans la vie même des visiteurs.

Dès lors, plutôt que de rajouter une réflexion de plus, éthique ou esthétique, et donc de se laisser prendre au dispositif, on voudrait revenir à l'essentiel, la dimension de la réception, et s'interroger sur les conditions de la réception de ce travail. Or l'essentiel, ici, est dans la relation entre les « vrais » corps — comme on ne cesse de le répéter —, qui sont indissociables de la technologie tout à fait singulière qui les sauvegarde et, en vis-à-vis, les pratiques des spectateurs. On inclut dans ce terme de « pratique » aussi

bien la connaissance, la dimension symbolique, que l'expérience ou le rapport à soi. La valeur de la technique de Gunther von Hagens tient alors à l'intérêt et surtout à la nouveauté de ce qu'elle permet au spectateur de faire, en comparaison de tout autre mode d'exposition du corps, que ce soit les anciennes techniques médicales ou les objets sculpturaux. Et là, à ce niveau, il y a une dimension tout à fait remarquable et nouvelle dans les objets-corps de Gunther von Hagens : l'abolition de l'opposition entre l'intérieur et l'extérieur, et une toute nouvelle idée de la surface.

On compare toujours la méthode de Gunther von Hagens à d'autres moyens de connaissances médicales et de préservation des cadavres, de la momification à la dissection en passant par l'embaumement et le formol. Pourtant, le résultat est radicalement différent. Devant les organes, membres et nerfs saturés au polymère, on perd la conscience qu'une réalité faite pour être invisible a été arrachée à son intimité. On n'a plus le sentiment d'une transgression d'un ordre des choses. Car ce ne sont plus des corps écorchés, disséqués, des organes isolés, de la chair vulnérable. On a beau savoir que ce sont des muscles internes qui s'exposent sans peau, ce qu'on voit, c'est un produit fini, lisse, exposable, accueillant pour les yeux. Et les organes donnés à voir — rein, foie, poumon — apparaissent comme des objets-sculptures, autonomes et autosuffisants. Le squelette dont on n'a gardé que les nerfs — ces longs filaments qui courent le long des os — a l'air d'avoir été créé tel. C'est donc toute la conception du corps

qui se déplace. Finie la conception du corps qui a nourri tant d'images de la culture populaire et littéraire, celle d'un corps qui, une fois ouvert, se perd dans l'informe, l'abject, l'insoutenable, le monstrueux, le fragmentaire et l'incomplet. Ici, la forme tient, et on n'a jamais à détourner le regard. Et donc, on peut voir et voir encore, jusqu'au moindre détail. Il n'y a plus de voyeurisme, plus de véritable transgression, plus d'interdit. L'invisible a été technologiquement modifié pour appartenir désormais à l'ordre du visible. La surface n'est plus ce qui cache l'intérieur au regard, protège, ou fait membrane. C'est une surface sans valeur de frontière. Elle donne accès directement à la matière. En conséquence, Gunther von Hagens peut indéfiniment décomposer le corps, séparer les muscles du squelette, les nerfs des muscles, proposer des sections transversales, le contact avec l'objet-corps sera le même pour le spectateur. Qu'on regarde de près ou de loin, l'effet sera aussi le même.

Si on revient maintenant à la question de la réception et de l'usage que le spectateur peut faire des corps exposés, on se rend compte que cette conception du corps détermine des pratiques précises, puisqu'elle rend le corps transparent à soi. On a un accès direct à son propre corps au-delà de toute transgression de frontière entre le visible et l'invisible, l'intérieur et l'extérieur. On peut alors relier le travail d'exposition de Gunther von Hagens à des formes très actuelles du rapport à soi, axées sur l'instrumentalisation de soi et la maîtrise de soi. Le moindre amateur de

musculature sait reconnaître sur son corps et celui des autres les différents faisceaux de ses deltoïdes, ou de ses trapèzes, parce qu'il utilise dans ses exercices une approche anatomique. Autre exemple : les adeptes de chirurgie esthétique s'habituent à voir leur peau retournée, et deviennent rapidement des spécialistes de leurs propres opérations. Deux cas banals qui montrent simplement que le rapport à son propre corps aujourd'hui tend à ne plus être marqué par l'opacité. On est loin de l'effet scandaleux des opérations filmées de l'artiste Orlan. Ce qui était transgressif est désormais inscrit dans le rapport à soi. Par conséquent, l'exposition de Gunther von Hagens popularise en fait, grâce à sa méthode de « plastination », ces pratiques de soi articulées sur ce corps perçu et désiré désormais comme accessible et transparent.

On peut alors, par ce biais, reconnaître au travail de Gunther von Hagens un sens et une valeur artistiques, non pas dans les présentations mêmes, dont on peut contester l'intérêt, mais dans la conception du corps qui est inscrite à même la technologie employée. La matérialité des objets produits, qui mêlent la chair humaine et le synthétique, n'est pas sans rapport avec la réflexion des arts visuels des dernières décennies qui ont voulu subvertir les oppositions traditionnelles qui encadraient le corps, notamment l'intérieur et l'extérieur, le visible et l'invisible, la forme et l'informe. On peut même dire que la véritable nouveauté ici est dans cette matière spécifique, qui appartient à la fois à l'ordre du vivant et à l'artificiel. Par là, l'exposition de Gunther von Hagens crée des ponts entre des domaines très divers, les pratiques de la vie, les transformations culturelles, le savoir médical et les pratiques artistiques. Libre alors aux spectateurs de faire le meilleur usage possible — ou le pire — de cette exposition de corps humains. ●

